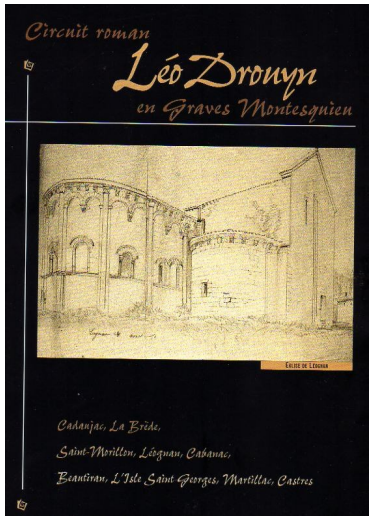
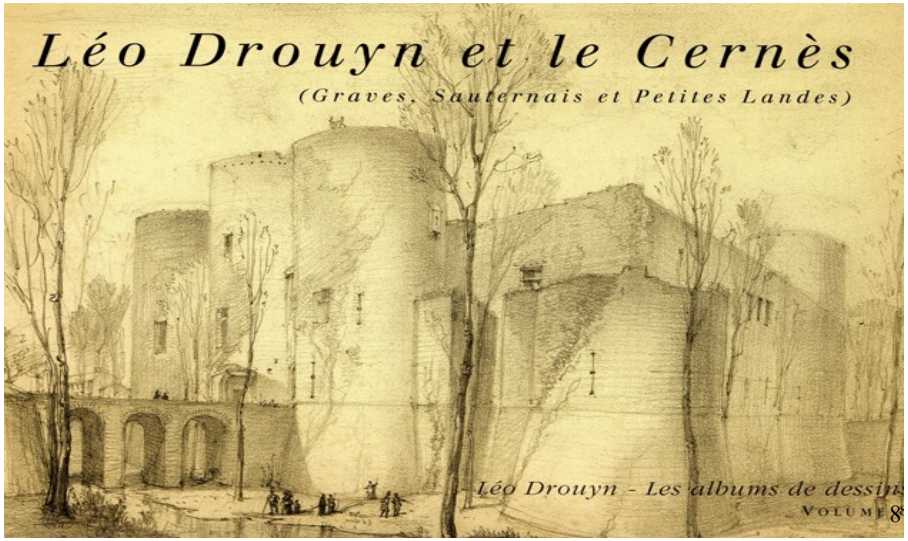
LEO DROUYN et le C.L.E.M.



Le 14 novembre 1987 à Camiac-et-Saint-Denis, le C.L.E.M (Comité de liaison de l'Entre-deux-Mers) est un collectif d'une trentaine d'associations historiques, archéologiques et de sauvegarde du patrimoine de l'Entre-deux-Mers.

Depuis sa création, le C.L.E.M a contribué efficacement à la valorisation, d'abord, du patrimoine de l'Entre-deux-Mers, en sachant convaincre de nombreux partenaires, tels que communes, communautés de communes, syndicats viticoles, offices de tourisme, Comité départemental du Tourisme, Conseil Général de la Gironde... Des programmes de recherche soutenus par l'Université de Bordeaux, des inventaires du patrimoine soutenus par la Direction des Affaires Culturelles, auront renforcé l'intérêt porté à ces questions. Par ses actions de révélation et de sensibilisation, le CLEM aura contribué à des mesures pertinentes de protection.

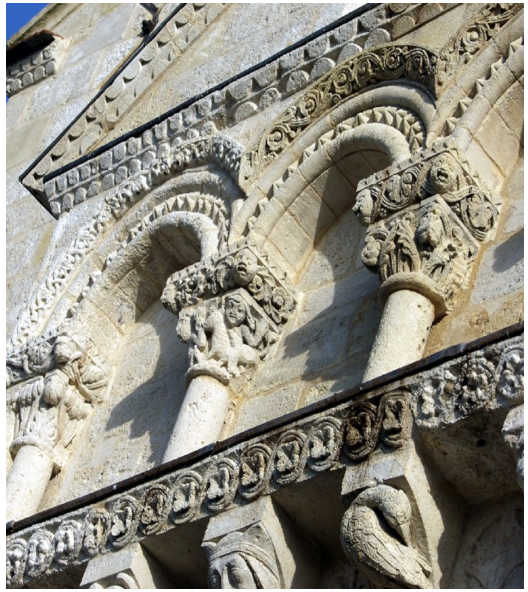
A travers la figure emblématique du célèbre artiste-archéologue du XIX^{e} siècle, Léo Drouyn, né entre Garonne et Dordogne, le C.L.E.M et l'association éditrice qui en est issue déclinent, toutes les facettes de la Gironde, au de là de l'Entre deux Mers, notamment en éditant les albums de dessins de Léo Drouyn.

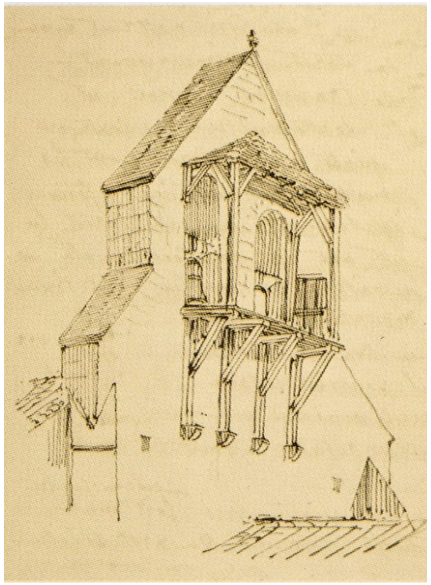


La Route de Montesquieu®

Savoirs & Images en Graves Montesquieu

"Parlez moi des ...*églises romanes en Graves Montesquieu* avec Léo DROUYN "





SIGM

Mairie 33650 La Brède Tél: 05 56 20 26 89
si.gm@wanadoo.fr *www.si-graves-montesquieu.fr*

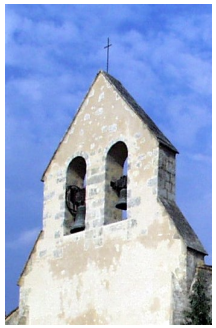
LÉO DROUYN (1816-1896):

dessinateur du patrimoine de la Gironde

Léo Drouyn est né en 1816, à Izon, entre Dordogne et Garonne; il mourra à Bordeaux en 1896. Artiste et savant girondin du XIXe siècle, il a laissé un fonds iconographique exceptionnel sur le patrimoine aquitain autour de 1850, quarante ans avant les premiers témoignages photographiques.
Son œuvre retrouvée est riche de plus de 3000 dessins et près de 1550 gravures. Dans la lignée de Victor Hugo et du mouvement romantique, Léo Drouyn aura participé à la redécouverte du Moyen-âge.

Peintre, dessinateur, aquarelliste, il fut aussi parmi ceux de l'Ecole de Barbizon, ce mouvement artistique qui redécouvrit au milieu du XIXe siècle, le Paysage et la Nature.
Représentant du mouvement provincial, Léo Drouyn a surtout dessiné les monuments et les paysages de son département, la Gironde, mais aussi ceux des départements voisins et d'autres régions de France.
Ses albums de dessins, ses notes et ses croquis, restent aujourd'hui la source inestimable d'informations pour la connaissance du patrimoine monumental français avant les grandes restaurations de Viollet-le-Duc et de ses émules locaux, dont il ne partageait pas le point de vue
Dessinateur attitré, entre 1842 et 1849 de la toute jeune Commission des Monuments historiques de la Gironde, il fut le premier, à révéler la richesse du patrimoine roman de la Gironde. Devenu l'un des plus éminents spécialistes de l'architecture médiévale, il grava les principaux monuments de sa région (églises, châteaux, abbayes) à l'eau-forte, notamment pour illustrer ses ouvrages imprimés.



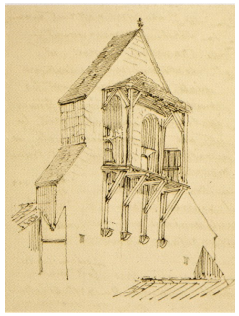


EGLISE DE SAINT MORILLON

Léo Drouyn a visité l'église le 14 mai 1857 et a laissé une description de l'édifice relativement complète.
Lorsqu'il visite l'église, elle se compose d'une nef précédée d'un porche suivi d'une abside à pans coupés extérieurement et semi-circulaire à l'intérieur.
Les parties les plus anciennes de l'église sont concentrées sur l'abside datant du XI[e] ou XII[e] siècle. Cette partie est particulièrement élégante en raison de l'équilibre des formes et la perfection de la stéréotomie.
Il est probable qu'en suivant la construction de l'abside, on avait déjà prévu deux chapelles latérales en position de bras de transept. En effet, les murs bien appareillés de la chapelle nord, avec leurs contreforts d'angle encore romans l'attestent, ainsi que le mur occidental de la chapelle sud. Celui-ci construit à l'identique de celui du nord est percé d'une baie ogivale dont Léo Drouyn a relevé le dessin, il s'agit d'une ouverture du XIII[e] siècle.



Des remaniements ont été effectués au XIII[e] siècle avec l'établissement d'une chapelle au nord, une au sud au XIV[e] siècle et à la même époque on a refait la porte occidentale et peut-être le clocher. Plus tard au XVIII[e], on refait les deux bas-côtés et probablement le porche.
D'après les dessins de Léo Drouyn, il existait encore lors de sa visite, à la hauteur des cloches, un balcon en bois à l'orient et à l'occident recouvert d'une toiture. Selon lui ce sont les corbeaux en pierre situés en dessous des ouvertures qui soutenaient l'extrémité inférieure des madriers. Aujourd'hui ces constructions en bois destinées à protéger les sonneurs de cloches ont complètement disparu. On peut trouver ce type d'édification à, l'église Saint-Vincent de Belhade ou encore sur les deux églises de la commune de Moustey dans les Landes.



La sculpture présente à l'extérieur sur la corniche de l'abside quelques beaux modillons du XII[e] siècle ornés de motifs floraux, géométriques alternant avec des animaux curieux et des personnages acrobates.

L'autel du bas-côté de droite est dédié à saint Roch. Cet autel baroque italien date de 1828 mais le retable doré, signé Fournier le peintre de *"l'Apothéose"*, est du XVIII[e] siècle et un tableau, daté de 1722 et signé Sibon, représente un très beau saint Roch accompagné du chien tenant le pain dans sa gueule. Sur la gauche du tableau on peut voir les armoiries du donateur avec la devise " *Vis in Cruce* ". Ce tableau a été restauré par les Beaux-Arts en 1975. A droite de l'autel il y a une statue du même saint, le chien est là identifiant saint Roch mais la présence des coquilles de Compostelle font penser à saint Jacques. Saint Roch est décidément à l'honneur à Saint-Morillon car sur le mur de droite un sous-verre abrite la bannière de la Confrérie de saint Roch qui a été fondée pendant les épidémies de peste de 1547.

Voir le fascicule « Parlez moi de l'église de Saint-Morillon » par S I G M

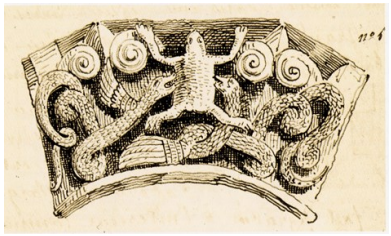
EGLISE NOTRE DAME DE MARTILLAC



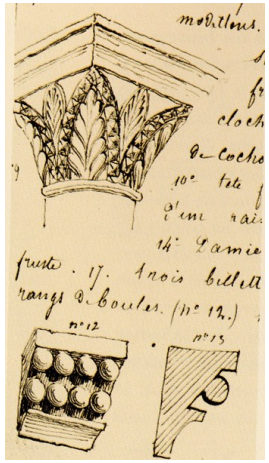
Léo Drouyn a visité l'église le 22 août 1857, la description qu'il en fait permet de s'apercevoir des changements qu'a connu l'édifice pour parvenir à son état actuel. Seule l'abside principale classée en 1845 est encore en place. Un clocher a été rajouté dès 1860. Il remarque l'ampleur inhabituelle du transept sur lequel se greffe trois absides éloignées les unes des autres. Il est probable qu'il existait à l'origine une grande église en moellons datant du XI^{e} siècle dont les restes sont conservés sur l'abside subsistante. L'abside est décorée à hauteur d'appui des fenêtres d'un bandeau qui fait le tour en contournant les pilastres, il s'agit d'un bandeau entaillé d'échancrures carrées.

Parmi les chapiteaux intérieurs Léo Drouyn avait particulièrement remarqué celui qui au nord de la travée droite, montre le mal se détruisant lui-même, sous la forme d'animaux monstrueux ; où l'on peut apercevoir au milieu des volutes, un crapaud, les pattes étendues et dont les flancs sont dévorés par deux serpents ailés s'enroulant de manière à couvrir tout le reste de la corbeille.

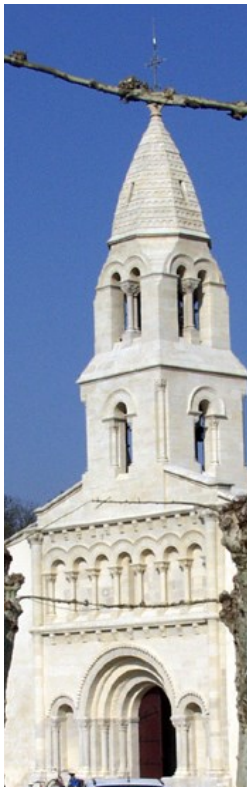
Un chapiteau représente la punition des péchés, peut-être l'avarice sous la forme d'un moine, dont le cou est entouré par une corde tandis qu'un serpent s'enroule autour d'un second personnage. Un autre montre des lions bicorporés crachant des rinceaux. On retrouve également le traditionnel symbole eucharistique des oiseaux picorant des grappes de raisins placés aux angles. D'autres encore sont ornés de rinceaux décoratifs, ou feuilles d'acanthes triangulaires superposées. Certains de ces chapiteaux datent du second quart ou milieu du XII^{e} siècle et sont proches de ceux de l'église d'Illats.







EGLISE SAINT MICHEL DE BEAUTIRAN



Léo Drouyn a visité l'église le 3 avril 1859 et a reproduit un détail de l'église dans ses notes archéologiques.

L'église se compose d'une nef centrale encadrée de deux collatéraux terminés à l'est par une abside principale et deux absidioles. Elle ne comporte pas de transept ce qui lui confère un aspect « ramassé ». Les trois absides sont voûtées en cul de four et le reste de l'édifice en ogives.

Après l'observation de l'appareil de l'abside, on peut alors déduire que cette partie de l'édifice daterait de la fin du XI^{e}, début du XII^{e} siècle. Le reste de l'édifice aurait subi de nombreuses modifications postérieures mais a conservé le portail roman. Cette première église possédait donc un portail occidental que l'on peut contempler aujourd'hui. L'église dispose au niveau de la jointure entre l'abside et la nef d'un petit clocheton, il daterait peut-être du XV^{e} siècle, d'après la comparaison avec des églises des Landes qui comportent le même type de constructions datées de cette période.

Le clocher de 1864 de forme ovoïde a été choisi par les habitants pour l'architecte Gustave Alaux.

L'intérieur de l'église restauré en 1953 dévoile un sanctuaire dépouillé d'ornements du XIX^{e} siècle. On y a placé un autel en pierre, déplacé la chaire et sauvé les panneaux d'autel dont on a orné les murs.

L'église comporte une très belle façade à deux étages caractéristique du style roman avec en bas, une porte centrale accompagnée, sur les côtés de deux portes feintes et au dessus, des arcatures que domine une frise aux modillons historiés.

Des motifs sculptés sont placés sur les modillons qui courent le long des deux frises et qui évoquent d'une façon imagée l'Eucharistie, la Vierge Marie ou des symboles religieux .

Sur la première frise : une fleur, un vase de parfum, un calice, les lettres A.M, une rose, des épis, un ciboire, un chandelier à trois branches, la porte du ciel.

Frise supérieure : l'arche d'Alliance, les billettes, un livre ouvert, trois barriques, les lettres I.S, deux perles fendues (ou grenades), une personne assise.
Tous ces modillons ont été restaurés par Alaux en 1864.



Sur la corniche du chevet : les modillons sculptés présentent deux cloches, des têtes d'animaux (cochon et chien), un poisson porté sur des épaules, une croix en sautoir, deux serpents entrelacés, une fleur à quatre pétales et divers dessins géométriques :damiers, stries, palmettes.

A l'intérieur Le font baptismal est en marbre rouge, veiné de blanc. Il fut offert par le duc d'EPERNON ou, d'après une autre version, il fut sculpté dans un élément de la chapelle du château de Cadillac.

EGLISE SAINT GEORGES DE L'ISLE SAINT GEORGES

Lorsque Léo Drouyn visite l'église le 3 avril 1859, elle est en pleine restauration et seul le clocher à cette date avait été édifié. Il écrit à son sujet que celui-ci, en style du XIII^{e} siècle est beaucoup trop élevé pour l'église. Il souligne l'aspect de l'abside romane qui semble avoir été reconstruite au XV^{e}, la présence de modillons simples ou ornés de fleurs en crosses, de palmettes, de têtes d'animaux qui mordent leurs pattes. L'église est maintenant entièrement reconstruite mais l'on peut remarquer qu'un bas-relief rectangulaire en pierre, provenant vraisemblablement d'une pièce de mobilier de l'ancienne église, peut-être un retable, a été incrusté sur le flanc sud du clocher. Il montre saint Georges à cheval délivrant la princesse de Silène du Dragon. Cette sculpture conserve encore des traces de couleurs et pourrait appartenir au XIV^{e} siècle.

Le dessin est un bon témoignage de son goût pour le « petit patrimoine » , avec le soin particulier de la disposition de ce moulin et de ses étages . Il a ici le sentiment très aigu de ce qui va disparaitre et dont il se doit de témoigner par le dessin .







Viollet-le-duc dans son dictionnaire de l'architecture médiévale a publié une gravure montrant l'élévation extérieure du haut de l'abside qu'il date du XI^{e} siècle de façon erronée. Le décor des chapiteaux est assez simple comprenant notamment un personnage nu mordu par deux serpents à hauteur de la poitrine tandis que deux autres reptiles s'attaquent à ses oreilles, il s'agit là vraisemblablement d'un représentation de la luxure.

Les modillons soutenant la corniche revêtu de pointes de diamants reçoivent des motifs géométriques d'entrelacs, fleurs et oiseaux. On identifie aussi une sirène à la queue relevée. On remarque la présence à l'extérieur de l'église de la croix maltée des Templiers et de la croix du temple sur un modillon. Le clocher a été refait en 1467 et remplacé par une flèche moderne dont la construction a fait disparaître la porte du XV^{e} siècle et le porche.

A l'intérieur quelques chapiteaux romans sont conservés de part et d'autre des baies à la retombée de certains arcs. Ils ont reçu une sculpture assez méplate avec des rinceaux, feuillages et entrelacs.
Plusieurs éléments décoratifs montrent l'importance du pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. En effet, on trouve un baptistère de forme ovoïde décoré de coquilles saint Jacques - thème que l'on retrouve sur l'un des chapiteaux au nord, près de l'autel.

Sur la droite se trouve l'ancienne chapelle Saint Eutrope, on peut y admirer un tabernacle en cuivre rehaussé d'émaux. Il est exposé depuis 1960 et représente des scènes de la vie du Christ. Sur la gauche se trouve l'autel de la Vierge, c'est le seul côté de l'église qui est encore peint, deux médaillons attirent le regard par la finesse d'exécution des portraits qui y sont peints, une date est lisible : 1927. L'autel lui-même est en marbre blanc alors que les deux bénitiers près de l'entrée, sont en marbre rouge veiné de blanc. Le fond baptismal quant à lui est en pierre gravée ovale.

La chaire, couronnée par l'Archange Saint Michel est entourée des quatre évangélistes, que l'on retrouve aussi devant l'autel, encadrant le Christ. Le chemin de croix datant de 1883 est constitué de peintures sur bois. L'église possède également un orgue.



EGLISE SAINT MARTIN DE LEOGNAN

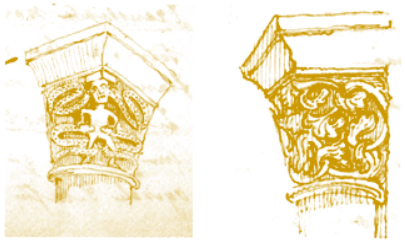
L'abside principale médiévale a retenu l'attention de Léo Drouyn quand il visite l'église le 28 avril 1850 puisqu'il s'agit en fait du seul élément roman qui subsiste. En effet à partir de 1852 l'église fait l'objet d'une reconstruction presque totale menée par l'architecte J.B Laffargue et donne naissance à une église néo-romane tenant compte des anciennes dispositions comme à La Brède. L'église a été presque entièrement reconstruite en 1852 après avoir servi de temple à la déesse Raison pendant la Révolution, époque au cours de laquelle la sacristie avait été transformée en prison. La restauration menée par l'architecte J.B Lafargue, amena à la reconstruction en particulier des trois chapelles sur les recommandations de Viollet-le-Duc qui cite l'église comme un exemple du principe de construction romane.

L'église présente extérieurement une abside en hémicycle et une travée droite divisée en neuf sections verticales créées par des contreforts composés de pilastres recevant une demi-colonne engagée. Chaque section comporte trois niveaux. A la base du mur, l'appareil régulier est nu jusqu'au cordon qui court horizontalement à la base des baies. Plus haut, le mur est renforcé par des arcs qui reposent soit sur les côtés des pilastres qui reçoivent les demi-colonnes adossées, soit sur des corbeaux sculptés.

Modillon de l'abside
Bulletin monumental, t. XIX, 1853
gravure sur bois n° 355

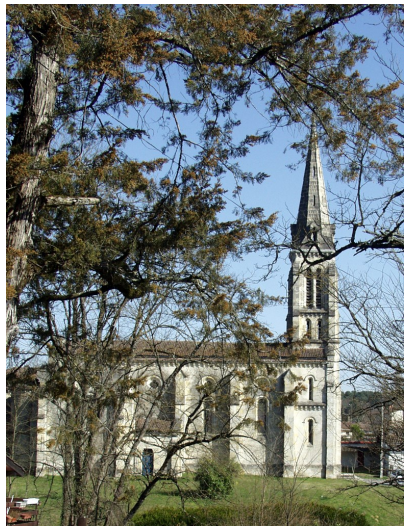


Notes manuscrites, t. 46, notice 83, p. 183,
28 avril 1850
deux chapiteaux à l'extérieur de l'abside



Eglise de Léognan, détails, *Notes manuscrites*,
MS. 288, t. 46, notice 83, 28 avril 1850

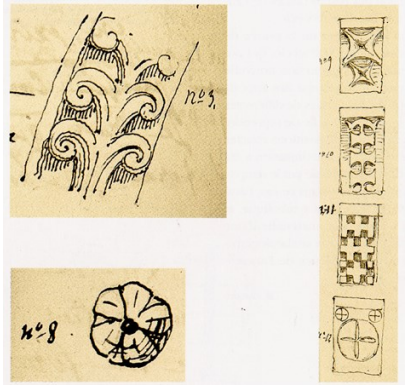




EGLISE SAINT MARTIN DE CABANAC

Léo Drouyn a visité l'église de Cabanac le 16 mai 1857 et donne une description de l'ancienne église dans ses notes manuscrites. La façade, la nef, le transept et les trois absides de l'église ont fait l'objet d'une reconstruction complète sous Napoléon III, à partir des années 1865,1866. Seuls certains éléments du chevet roman ont été partiellement remployés. Ainsi ont été préservés à l'extérieur, dans les baies de l'abside principale quelques chapiteaux et au niveau de la corniche, des modillons de l'époque romane, parmi d'autres œuvres qui ont été refaites à l'occasion de la réédification de l'édifice.
De nos jours cet édifice a subi une importante restauration, du clocher notamment, une plaque apposée à droite du portail d'entrée nous donne des précisions, elle a été restaurée en juin 1990, par l'architecte MORIN, Monsieur ATTANE étant maire.
A l'époque où Léo Drouyn la visite, elle se compose alors d'une nef unique avec un chevet semi-circulaire. Le clocher qu'il décrit fait référence à celui de Saint-Morillon et est surmonté d'une croix. Léo Drouyn est très critique concernant la présence d'une épaisse couche de plâtre polie qui recouvre la presque totalité de l'édifice.
La description fort détaillée de Léo Drouyn permet une restitution précise de l'ancienne église de Cabanac. L'église romane à nef unique et son abside en hémicycle, bâties en petit appareil de moellons, appartenaient bien au XI^{e} siècle. Il a notamment porté son attention sur les structures occidentales de l'église dont le portail roman était précédé d'un vaste porche à caractère défensif qu'il date du XV^{e}.

Le chemin de croix est remarquable, il s'agit de peinture à l'huile sur toile datant du 19^{e} siècle, "C'est de l'époque de Napoléon" précise fièrement la gardienne. Il est vraiment dommage que certains panneaux soient si abîmés qu'il semble difficile de pouvoir les restaurer. Ces panneaux sont signés : ***"ALCAN** à **Paris** Propriété".*



*Les vitraux sont magnifiques, quatre d'entre eux sont signés **J. VILLIET** et sont un don du Marquis de LUR-SALUCES, datés de 1867. L'un d'eux, à droite de l'autel, représente une scène de chasse, un Saint Hubert aux merveilleuses couleurs.*

*Nous remarquons dans la petite chapelle de gauche une plaque à la mémoire de Monsieur P. BOMPANT, décédé en 1831, "bienfaiteur des pauvres", qui fit des dons pour réparer l'église et construire le Maître-Autel. Une sculpture représentant **Saint Martin**, auquel l'église est dédiée, figure sur une voûte près de l'entrée, sur une autre la date de la restauration, 1866.*

EGLISE SAINT PIERRE DE CADAUJAC

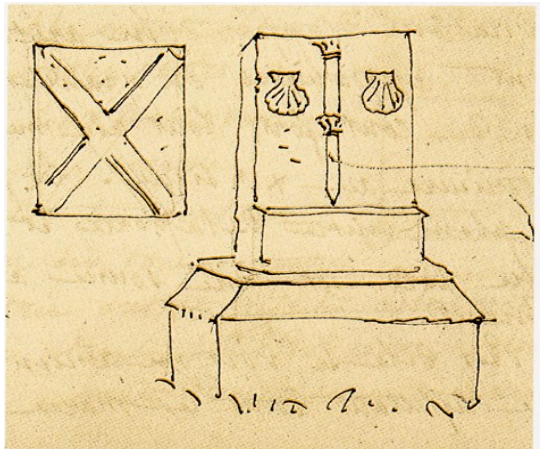
Léo Drouyn avait remarqué et dessiné la borne sculptée de deux coquilles et de l'autre coté la croix de saint André.

Les édifices romans ne possédaient généralement pas ou peu de fondation ce qui leur conférait une certaine fragilité. Saint-Pierre de Cadaujac n'échappe pas à cette règle d'autant plus qu'elle fut bâtie sur un sol relativement instable doté d'un taux d'humidité important.

Sur les deux façades, on trouve la présence d'une petite fenêtre étroite et à linteau monolithe échancrée située dans chaque travée orientale. Leur facture laisse penser qu'elles étaient deux des baies d'origine de l'édifice. L'étroitesse de ces ouvertures s'explique par la fragilité des murs de petits moellons caractéristiques du XI^{e} siècle. En effet dès le XII^{e} siècle, on préféra construire dans un appareil plus régulier ce qui assurait une plus grande solidité.

Cependant construire une église à trois nef dans un petit village est assez inhabituel à l'époque. Pourtant le plan originel à trois nefs se retrouve dans les églises de Saint-Martin de Villenave d'Ornon, Sainte-Croix de Bordeaux et Saint-Seurin de Bordeaux. La raison de cette construction à trois nefs, en particulier pour Villenave d'Ornon et Cadaujac est sans doute leur situation géographique sur un chemin très fréquenté de Saint-Jacques de Compostelle.

L'église Saint-Pierre ne possède pas de transept ce qui enlève à l'église son plan en croix. Il en est de même pour la petite église de Beautiran.





Les autres chapiteaux présentent des motifs de fruits, de feuillages ou de simples formes en entrelacs.

Toujours à l'entrée du chœur et au-dessus des colonnes, deux chapiteaux romans sont conservés : **Tobie et son poisson et un cheval.**

Plusieurs livres de la Bible sont consacrés aux exploits de quelques personnages illustres, dont le premier est Tobie ou Tobit. Alors que les Hébreux vaincus à la guerre, avaient été déportés en Assyrie, un des leurs, Tobie, devenu aveugle, envoya son fils de même nom en voyage d'affaires au pays des Mèdes. En cours de route, l'archange Raphaël qui s'était joint au voyageur, lui conseilla de pécher un poisson et d'en prélever des abats; à leur retour auprès du vieux Tobie, ce dernier recouvra la vue par l'application sur ses yeux du fiel du poisson. Les chrétiens ont vu dans ce récit une préfiguration de l'action du Christ lui-même symbolisé par le poisson, rendant la lumière au monde. Le chemin de croix est intéressant, il s'agit de peinture sur métal, signé D. MAILLURS .Les vitraux sont sans motifs figuratifs hormis ceux du chœur qui sont signés DAGRAND, 1881. Nous remarquons particulièrement à gauche Ste Anne d'AURAY et à droite, lui faisant face, St Yves .



En 1998, l'association de restauration et sauvegarde de l'église Saint-Martin de Castres, a découvert des toiles du XVII^{ème} siècle dans les caves de l'ancien presbytère . Selon certaines personnes, ils étaient autrefois accrochés tout en haut de la grande nef. Les toiles étaient à l'origine au nombre de six, il en manque aujourd'hui une pour compléter la collection. Leur auteur serait un peintre protégé par la famille des ducs d'Epernon, Christophe Crafft à qui l'on doit la décoration des monumentales cheminées du château de Cadillac ainsi que le Christ en croix que l'on peut admirer sur le retable de l'église Saint-Blaise. Elles faisaient partie d'un important lot de dix-neuf toiles commandées au peintre Crafft par le duc d'Epernon en date du 13 août 1636 et destinées à la décoration de la chapelle du château d'Epernon et à l'ornement de l'ancienne église de Cadillac, détruite aujourd'hui et ou se trouve l'actuel cimetière.



Ces œuvres représentent « la Circoncision », « Jésus prêchant au Temple » « le Baptême du Christ », « l'Entrée à Jérusalem » et « la Cène ». En ce qui concerne ce dernier, il est exceptionnel puisque double, de part les sujets qu'il met en valeur : la Cène et le lavement des pieds.

EGLISE SAINT MARTIN DE CASTRES



Lorsque Léo Drouyn visite cette église, le 2 décembre 1855, elle se compose d'une nef jadis romane et d'un bas-côté sud du XV^{e} siècle.
Un arc triomphal repose alors sur des chapiteaux romans et sépare ainsi la nef du chœur et neufs tableaux étaient accrochés aux murailles de la nef qui provenaient vraisemblablement de l'abbaye de la Sauve Majeure. Ils n'y sont plus aujourd'hui mais les deux colonnes romanes persistent encore soutenant deux magnifiques chapiteaux sculptés qui semblent fort anciens, celui de gauche représente des animaux et celui de droite des personnages.

L'église construite au XI^{e} siècle sur une motte qui domine le vieux quartier du port, est composée aujourd'hui de trois nefs voûtées d'arrêtes et terminée par une abside et deux absidioles en cul de four.

L'abside de la petite église, de pur style roman conservée jusqu'à nos jours, dévoile les trois phases de sa construction grâce aux types de matériaux utilisés successivement : petites pierres taillées, pierres de taille, moellons.

De l'époque romane, l'église conserve également de solides contreforts réutilisés aux XVIII^{e} et XIX^{e} siècle lors de la reconstruction.

Dans l'ancienne église, il existait au dessus du porche, à l'intérieur, une sorte de balcon ou de tribune que l'on peut encore voire dans les églises des Landes, balcon en bois soutenu par deux colonnes en pierre. On y accédait par le petit escalier qui menait au clocher. La voie d'accès au premier étage a été remplacée de nos jours par une fenêtre.

En sortant de l'édifice, sur la droite, un grand portail vert mène au presbytère et là, dans un grand jardin, on peut admirer l'abside romane de l'église. Quant à la demeure elle-même, inhabitée bien sûr mais non délabrée, on remarque sur son fronton un triangle, les clefs de saint Pierre, les lettres A.D. Joseph. Aujourd'hui cette demeure sert de salle d'exposition au Salon de peintures de Castres.

Au XIX^{e} siècle, lorsqu'il fallut reconstruire l'église on ne conserva de l'ancienne construction que l'abside et l'absidiole nord et on transforma l'édifice en une église néo-Gothique dotée d'un clocher. Cette reconstruction date de 1867.

A Cadaujac, le chevet primitif se compose de trois absides dont celle centrale est plus haute et plus profonde que les deux autres. Les absidioles sont attenantes à l'abside principale par un mur commun. Ce type de chevet se retrouve également à Léognan et à La Brède. C'est d'ailleurs la partie de l'édifice considérée comme la plus romane.

L'église a connu sur le plan de l'architecture et de la sculpture deux époques majeures : l'époque romane avec la construction de l'église au XI^{e} et ses modifications au XII^{e} siècle et sa grande restauration du XIX^{e} siècle.La reconstruction du clocher coïncide avec les grandes campagnes de restauration du Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux de 1836 à 1882. Pendant cette période, pas moins de trois cents églises et clocher furent reconstruits dans toute la région.



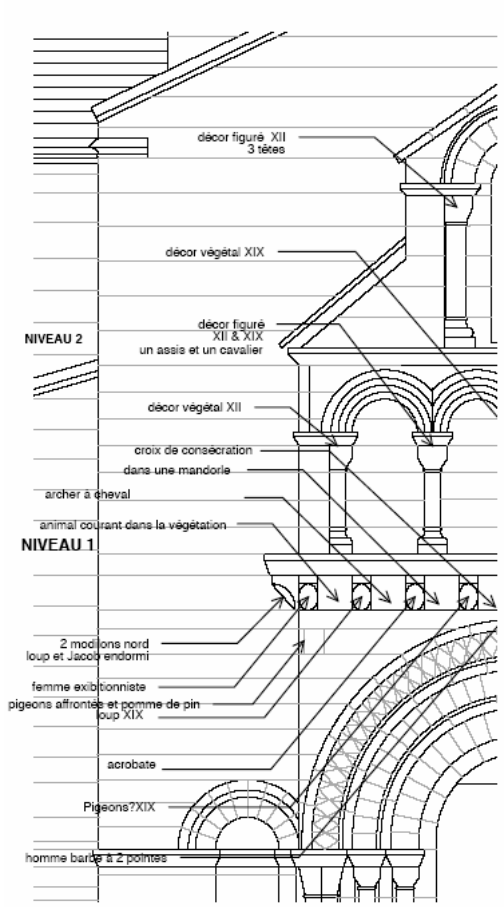
De tout l'édifice c'est le chœur qui a subi le moins de modifications, à part son surhaussement du sol. Les chapiteaux sont refaits ou réparés.

Vers 1877 le chœur fut peint et des décors furent réalisés sur plâtre.
Depuis l'agrandissement des baies en 1855, l'église n'avait plus de vitraux. Elle en a reçu grâce aux dons des paroissiens, en 1877.

A Cadaujac, la majorité des chapiteaux datent du XIX^{e} siècle, on ne sait pas exactement si ce sont des copies d'anciens chapiteaux romans, trop abîmés pour être conservés ou si ce sont des chapiteaux romans qui ont subi des réfections au XIX^{e} siècle. On trouve ici, les trois types de chapiteaux romans : le chapiteau végétal et ornemental, le chapiteau historié et le chapiteau symbolique. On remarque aussi, des chapiteaux historiés et symboliques qui représentent des scènes bibliques de l'Ancien ou du Nouveau Testament ou encore des scènes symboliques. Il faut souligner toutefois, que même si la plupart des chapiteaux datent du XIX^{e} siècle, il y eut un véritable souci, de la part des artistes, de réaliser des œuvres les plus romanes possible, du moins en ce qui concerne l'iconographie.



Selon une description de Léo Drouyn, datée du 5 mai 1846, huit années avant l'écroulement du clocher, l'église présentait une abside à pans coupés, dont l'élévation est détaillée. Elle se composait de trois niveaux, séparés par des cordons. Celui qui sépare le premier du second était sculpté de rinceaux.



Avec le portail du XII[e] siècle, c'est à peu près tout ce qui subsiste de visible de l'époque romane, une restauration très importante ayant eu lieu au XVIII[e] siècle.

Au XVIII[e] siècle, vers 1745, il était nécessaire d'agrandir l'église devenue trop petite. On lui a donc rajouté une nef au sud, on en profita pour reconstruire en brique la vieille voûte de bois et pour surélever l'ancien clocher roman. L'abbé Baurein nous décrit ce clocher carré, avec une charpente pyramidale et fort élevé, et il devait l'être peut être un peu trop puisqu'il s'est effondré en 1854. A la suite de cet effondrement, l'église a été presque totalement reconstruite. La façade, classée au titre des Monuments Historiques, fut également bien modifiée à cette occasion, selon les critères de « restauration » en usage sous Napoléon III.

L'église est refaite dans un style néo-roman destiné à s'harmoniser avec celui de l'ancienne façade, et l'emploi systématique de l'arc en plein cintre règne sur l'ensemble de la construction, à l'imitation de l'ancienne église.

Comme c'était le cas dans l'édifice roman, un clocher couronne la croisée, dont le socle est flanqué par les quatre effigies monumentales, en pierre, symboles des Evangélistes.















Ainsi cette réalisation a réellement cherché à prolonger le souvenir de l'église romane, et il en a été de même avec la sculpture. Elle illustre parfaitement l'un des aspects de la restauration des monuments anciens au XIX[e] siècle. A l'ouest de la nef unique prenait place la façade romane que Léo Drouyn a dessiné à trois reprises lors de sa visite et dont il a tiré un calque et une gravure, publiés dans le Compte-rendu de la Commission des Monuments Historiques de la Gironde.

Les dispositions de la façade possèdant un avant corps composé de trois niveaux sont proches de celle de Loupiac(où la sculpture est quand même plus abondante et les arcs latéraux plus élevés), mais aussi de façon plus générale de celles qui, dans l'ouest de la France ont des portails surmontés d'une arcature et flanqués de deux arcs aveugles, comme c'était le cas à la Sauve Majeure, ou à Sainte-Croix de Bordeaux. Les chapiteaux bien conservés, montre des liens avec la Saintonge et peuvent avoir été sculptés dans le second quart du XII[e] siècle.

Si l'on compare les descriptions de Léo Drouyn et la façade actuelle de l'église de la Brède, on s'aperçoit que cette dernière a subi quelques modifications, particulièrement au second niveau, où l'arcature a été complètement refaite, et compte maintenant quatre arcs. Une grande partie de sa sculpture a été modifiée.

En faisant le tour du clocher, on remarque les quatre évangélistes, représentés sous leur forme animale. Traditionnellement saint Luc est figuré par le taureau, saint Marc par le lion, l'Ange est associé à saint Mathieu et l'aigle à saint Jean. L'aigle est non seulement saint Jean l'Evangéliste mais aussi le Rédacteur de l'Apocalypse, car il symbolise la Révélation. L'aigle de Saint-Jean d'Etampes a perdu sa tête…

Quelques corbeilles, corbeaux et métopes sculptés provenant de l'église de la Brède sont conservées au Musée d'Aquitaine, en particulier un Samson chevauchant le lion qui provient vraisemblablement de l'arc triomphal de l'abside, au nord, car à cet emplacement le sculpteur du XIX[e] siècle s'est efforcé de reproduire le thème du modèle roman.